

la substitution d'un état à l'autre c'était tout perdre. La prudence et la douceur de Jésus-Christ s'y opposaient, et il lui fallait attendre l'œuvre de l'Esprit-Saint, la transfiguration du jour de la Pentecôte, pour faire peser son joug sur des épaules humaines.

L'assistance entrevit-elle, au moins vaguement, cette abrogation de Loi Mosaique et l'introduction, aux jours du Messie, d'une Loi Nouvelle plus parfaite? Une ombre de tristesse ou même de mécontentement passa-t-elle sur les fronts? Quelques murmures s'élevèrent-ils? On pourrait le croire en entendant Jésus-Christ annoncer combien lente et difficile serait la substitution d'une Loi à une autre, quels regrets laisserait d'abord, même chez les apôtres, l'abandon de l'ancien culte, tant l'habitude de force, tant les siècles avaient profondément enraciné dans les âmes juives le respect et l'attachement à la religion du passé. Saint Luc nous a conservé les derniers mots prononcés par le Sauveur: *Celui qui est habitué à boire d'un vin vieux n'apprécie pas d'abord le nouveau, et trouve le vieux meilleur*<sup>1</sup>.

L'Église, formée par Jésus-Christ, a conservé, entre toutes, la leçon de modération et de prudence que vient de lui donner son divin Fondateur. Elle, non plus que lui, ne brusque les progrès de ses néophytes et de ses convertis, et ne prétend pas d'un bond, d'un élan, les précipiter dans la perfection. Elle n'a pas pour tous la même mesure; elle s'adapte aux temps, aux sociétés, à la force comme à la faiblesse, à l'état de virilité des peuples comme à leur état d'enfance. Elle temporise sagement; elle cède parfois sur un point, afin de conserver l'ensemble, et, pas plus que le Dieu qui l'instruit

<sup>1</sup> Luc., V, 39.

et l'âme, « elle ne brise le roseau déjà froissé, ni n'éteint la mèche qui fume encore. »

Que tous ceux qui ont la charge des âmes et le maniement de l'autorité s'inspirent des mêmes principes et suivent la même règle. Arrière ces directeurs impitoyables, qui détruisent au lieu de faire croître, qui découragent au lieu de soutenir, qui épuisent au lieu de fortifier lentement et sûrement.

### JAÏRE, L'HÉMMORROÏSSE. AUTRES MIRACLES

I. — Le repas chez le publicain Matthieu s'achevait, quand on vit entrer plein de larmes et de sanglots, un père dont la fille se mourait. C'était un Chef de la Synagogue de Capharnaüm nommé Jaïre. Quand il quitta l'enfant pour courir au Sauveur elle était à son dernier souffle, aussi peut-il, dire à la fois, dans l'égarément de sa douleur: « ma fille se meurt...<sup>1</sup> ma fille est morte. »<sup>2</sup> *Jésus parlait encore quand un chef de la Synagogue nommé Jaïre vint se jeter à ses pieds en disant: ma fille se meurt... elle est morte... venez, imposez lui les mains et elle vivra*<sup>3</sup>.

*Jésus se leva et le suivit accompagné de ses disciples, et une foule immense se pressait sur ses pas, le serrant de tous côtés*<sup>4</sup>.

Un grand miracle venait à point pour fermer la bouche aux insolentes récriminations des Pharisiens et des disciples de Jean. Par le miracle, Jésus-Christ établis-

<sup>1</sup> Marc., V, 23.

<sup>2</sup> Matt., IX, 18.

<sup>3</sup> Matt., IX, 18, Marc., V, 22-23. Luc., VIII, 41-42.

<sup>4</sup> Matt., IX, 19. Marc., V, 24.

sait victorieusement qu'il était le Dieu dont relevait la Loi Ancienne, dont émanerait la Loi Nouvelle, qu'il était, ainsi qu'il venait de le dire dans une gracieuse image, le Rédempteur du monde, l'Époux divin de la nature humaine, Homme et Dieu tout ensemble, venu sur la terre pour ouvrir aux âmes l'accès aux fêtes nuptiales de l'éternité. La résurrection de la fille de Jaïre doit avoir un retentissement d'autant plus grand que la situation du père est plus élevée, son autorité plus reconnue, la foule qui l'accompagne plus considérable, le miracle en lui-même plus extraordinaire et plus nouveau, la douleur du solliciteur plus poignante.

Si Jésus veut comme témoins les Pharisiens ses ennemis, il n'a garde pour un motif tout autre d'oublier ses apôtres. Il ne les admet pas tous; il laisse même Matthieu, novice encore et non assez méritant, et il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean. La foule n'entrera pas car Jésus fuit l'ostentation et recherche pour ses plus grandes œuvres l'ombre et le silence. D'ailleurs, tout à l'heure elle pourra voir et constater la réalité du miracle<sup>1</sup>.

Jaïre réalisait, sans doute, mais trop peu encore, la condition posée par Jésus-Christ : la foi. Il croyait puisqu'il sollicitait. Il attribuait même à Jésus le pouvoir le plus étendu, celui de rappeler un mort à la vie. « Ma fille est morte, mais venez ! » Mais, Jésus était-il à ses yeux plus qu'un Prophète ? Un Élie ? Un Élisée ? On peut en douter ; car, il lui demande de faire ce que firent d'ordinaire les Thaumaturges de la Loi Ancienne : étendre la main, supplier Jéhovah, toucher le cadavre. Il y avait loin de cette foi imparfaite à celle que nous

<sup>1</sup> Matt., IX, 18. Marc., V, 23. Luc., VIII, 41-42.

trouverons dans le Centurion qui confesse en Jésus le Maître absolu de toutes choses, opérant tout de lui-même, trouvant en lui-même la puissance du miracle, sans avoir à la réclamer du dehors.

Néanmoins, la douleur du malheureux père était si poignante que Jésus le prit en pitié, et quant à sa foi, il va, durant le chemin, la fortifier par la vue d'un nouveau miracle, celui de l'hémorroïsse.

II. — Pauvre femme, timide par nature, honteuse de la maladie qui l'épuise et la rend souillée aux yeux de la Loi, elle s'est bien gardée de pénétrer dans la salle du festin et de se produire en public; elle n'est qu'une femme, comment serait-elle reçue par le grand Prophète ? Comment même la laisserait-on s'approcher de Lui ? Elle se cache dans les rangs pressés de la foule<sup>1</sup>; elle espère que personne ne prendra garde à elle; mais elle se sent poussée vers Jésus par une telle confiance, qu'elle s'efforcera, sans qu'il puisse s'en apercevoir, de toucher la frange de son vêtement. Sans qu'il puisse s'en apercevoir ? Il manque donc à sa foi un rayon bien décisif et bien essentiel ? Quoi ! Elle se figure pouvoir se cacher de lui ! A cette imperfection près, sa foi est grande, puisqu'elle compte être guérie au seul contact du vêtement. *Dans la foule se trouvait une femme affligée depuis douze années d'un flux de sang. Elle s'en vint par derrière et toucha la frange du vêtement de Jésus. Car elle se disait elle-même : « Si seulement je touche son vêtement je serai guérie<sup>2</sup> ».*

Jésus la guérira, mais point de suite, ni sans la pro-

<sup>1</sup> Luc., VIII, 40, 43.

<sup>2</sup> Luc., VIII, 43-44. Marc., V, 26-27-28. Matt., IX, 20-21.

duire d'autant plus manifestement qu'elle se cachait davantage. Il le faut à plusieurs titres. D'abord, pour vaincre sa timidité, chasser sa honte, et redonner à cette feuille tremblante la stabilité d'une confiance entière. Sa foi du même coup doit être augmentée et fortifiée, car si elle pensait échapper aux rayons de sa toute science, elle ignorait donc le Dieu dont elle implorait le pouvoir? Mais comme sous un autre rapport sa foi était admirable, il fallait la montrer à la foule, et surtout à Jaïre comme un modèle à imiter. Jaïre, plus que les autres avait besoin d'un immédiat secours, car, au moment même où Jésus disait à la malade : *Ma fille, aie confiance, ta foi t'a sauvée*<sup>1</sup>, les serviteurs de ce père éploré venaient ébranler sa foi si faible encore : *votre fille est morte, pourquoi importuner le Maître*<sup>2</sup>. Il eût peut-être pu la guérir, mais pourquoi lui demander l'impossible, et croire qu'il la ressuscitera? Jésus vit l'effet désastreux, qu'allait produire cette intervention de gens incrédules auprès de Jaïre faiblement croyant, aussitôt il se tourna vers lui pour lui dire : *Ne crains pas; crois seulement et ta fille est sauvée*<sup>3</sup>. »

Plus encore que ces paroles un miracle allait fortifier la foi de Jaïre. L'hémorroïsse eut à peine touché le vêtement de Jésus qu'elle fut guérie. Toute saisie de ce qui venait de se produire en elle, elle vint se jeter aux pieds du Maître et déclara devant tout le peuple pourquoi elle l'avait touché et comment tout subitement elle s'était trouvée guérie. Jésus voulait pour Jaïre cette confession publique de la malade guérie; aussitôt se tournant vers elle; *Aie confiance, ma fille, ta foi t'a sauvée*. Quelle

<sup>1</sup> Luc., IX, 48. Marc., V, 34. Matt., IX, 22.

<sup>2</sup> Luc., VIII, 49-50. Marc., V, 35-36.

<sup>3</sup> Luc., VIII, 50. Marc., V, 36.

tendresse dans ces mots! Quel aliment à la confiance et en même temps quelle base à la foi!

Saint Luc ajoute un saisissant détail omis par saint Matthieu. Quand l'hémorroïsse dissimulée dans la foule eut, sans que nul eût pu s'en apercevoir, touché la frange du vêtement, Jésus se retourna vers la foule : *Qui a, dit-il, touché mes vêtements? Tous s'en défendaient. Pierre et les autres lui dirent alors : Maître, la foule vous presse et vous accable, et vous dites : « qui m'a touché? »* La tradition n'a pas manqué de faire ici cette remarque : la foule a beau entourer Jésus de son empressement<sup>1</sup>, elle ne le touche pas, elle ne fait pas jaillir de lui ses puissances de sainteté et de vie. Seules les âmes ferventes, pieuses, humbles, sauront toucher son cœur et trouveront à son divin contact la guérison de leurs maux et la plénitude de leur santé spirituelle. Mais un autre mystère plus sublime se détache de cette scène. Si simple dans sa démarche, si humble sous les dehors de son humanité, que les foules l'approchent et sans ménagement le pressent et l'accablent, Jésus n'en est pas moins le Fils de Dieu, Dieu souverain comme son Père. « La Divinité habite en Lui corporellement. » Sous la frêle cloison d'une chair passible et mortelle, la divinité se fait jour; sous le léger nuage de son humanité le Soleil de Justice darde ses rayons. *J'ai senti, dit Jésus, qu'une vertu est sortie de moi*<sup>2</sup>. Ainsi s'explique le magnifique mot de saint Paul qui appelle Jésus-Christ « un Sacrement »; Sacrement véritable, type en même temps que source et auteur de tous les Sacrements. Le Signe sensible, en Jésus-Christ, c'est son

<sup>1</sup> Luc., VIII, 45-46. Marc., V, 30-31-32.

<sup>2</sup> Luc., VIII, 45. Marc., V, 30.

Humanité ; la grâce c'est sa divinité qui nous est communiquée par le signe. Nous touchons Jésus à son vêtement, à sa chair ; aussitôt la divinité jaillit sur nous, nous pénètre, nous déifie, nous rend aptes aux gloires et aux délices de la vie éternelle.

III. — Quand un motif de charité l'y obligeait, le Sauveur donnait à ses œuvres un plus grand éclat, comme nous venons de le voir dans la guérison de l'hémorroïsse. Il fallait tout ensemble affermir la foi de Jaïre et mettre en lumière les vertus de l'admirable femme. Le plus souvent, au contraire, pour nous inculquer le mépris de l'ostentation et du faste, il écartait la foule et n'admettait que les témoins nécessaires à l'authenticité de ses miracles. Ainsi fit-il pour la résurrection de la fille de Jaïre ; il ne voulut avec lui que trois de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean, et le père et la mère de la jeune fille.

La maison où il entra était pleine d'un inconvenant tumulte <sup>1</sup>. Il y avait là une troupe bruyante et confuse de joueurs d'instruments, de gens qui poussaient des lamentations et des cris : coutume presque universelle dans la société païenne et qui, des pays idolâtres, avait fait irruption chez le peuple Juif. Là où aucune foi ne règne et où la mort n'est pas le commencement de notre véritable vie, ces scènes d'une tumultueuse douleur sont déjà inexcusables, tant le redoutable mystère du trépas réclame la majesté du silence, mais combien plus sont-elles blâmables là où s'impose la croyance à une existence d'au-delà le tombeau ? Aussi le premier acte de Jésus, dès son entrée chez Jaïre, est de chasser

<sup>1</sup> Matt., IX, 23. Marc., V, 38-39.

ces pleureuses et ces joueurs d'instruments. *Retirez-vous !* Un mot qu'il ajoute provoque leurs inconvenantes plaisanteries : *Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort. Et ils se riaient de lui sachant bien qu'elle était morte* <sup>1</sup>. Jésus, en les chassant, ne les reprend pas de leurs rires injurieux. Pourquoi ? Parce que ces rires moqueurs étaient pour tous le plus irrécusable témoignage de la mort de la jeune fille, et par suite de l'authenticité du miracle de sa résurrection. Ils se moquaient, dit l'Évangéliste, *parce qu'ils savaient bien, eux, qu'elle était morte* <sup>2</sup>. Ce soin d'établir, contre des négations imprudentes ou des explications frauduleuses, la vérité de ses miracles, nous le retrouvons sans cesse dans la conduite du Sauveur. Ainsi agira-t-il quand il ressuscitera Lazare, disposant tout pour que les assistants témoignent par leur langage ou leurs actes que Lazare est bien réellement mort, que la pierre du sépulcre le recouvre et que la puanteur de son cadavre en putréfaction leur est devenue impossible à soutenir. Ici l'assistance connaît si bien la mort de la jeune fille que le mot du Sauveur : *Elle n'est pas morte mais elle dort*, provoque ses sarcasmes : *ils se riaient de lui* <sup>3</sup>.

Nul d'entre eux n'avait compris ni l'intention du Sauveur en prononçant ce mot, ni surtout le sens profond de ce mot lui-même. Jésus n'arrive au corps que par l'âme ; avant de guérir celui-là, il traite celle-ci ; avant d'apaiser la tempête, il éclaire et justifie l'âme terrifiée des Apôtres ; avant la guérison de ses membres il remet les péchés au paralytique. Il ne ressuscitera Lazare qu'après avoir rappelé ses sœurs désolées aux espérances

<sup>1</sup> Luc., VIII, 53. Marc., V, 40.

<sup>2</sup> Luc., VIII, 53.

<sup>3</sup> Luc., VIII, 53.

divines ; ici de même, il commence par ramener dans l'âme de Jaïre la confiance et la sérénité. Elle n'est pas morte, elle ne fait que dormir. Parole délicieuse à entendre ! La mort cesse d'être la mort, elle n'est plus le sombre chemin qui mène à une destruction sans espoir ; elle est devenue un sommeil léger et d'un moment ; si léger qu'un mot, un geste de l'Homme-Dieu, et le réveil s'opère. *Jésus entra dans la chambre où la jeune fille était gisante. La prenant par la main il dit d'une voix puissante : « Jeune fille, je te l'ordonne, lève-toi ! »* Soudain la vie revint en elle, elle se leva et marcha. Jamais un miracle de Jésus ne reste inachevé ; avec la vie rendue, la jeune morte recouvre l'usage entier de ses membres et la plénitude de la santé. Elle marche et ressent aussitôt le besoin de sa quotidienne nourriture, et *Jésus ordonne qu'on lui serve à manger* <sup>2</sup>. Magnifique en lui-même, ce miracle l'est plus encore quand nous y voyons un symbole, une annonce de l'avenir. Le même Homme-Dieu qui vient de ressusciter cette jeune morte ressuscitera un jour le genre humain tout entier. Sur lui, tout gisant qu'il soit dans l'immobilité de la tombe, Jésus prononce la parole de consolation et d'espérance : « Il n'est pas mort, il n'est qu'endormi », et viendra l'heure où, s'avançant vers cette nature humaine gisant dans la mort, il la prendra par la main, la soulèvera du tombeau et lui rendra pour l'éternité la plénitude de la vie. « Vient l'heure où les morts qui sont dans le sépulcre entendront la voix du Fils de Dieu ».

Ce sera l'heure d'une immense et universelle allé-

<sup>1</sup> Marc., IV, 41. Luc., VIII, 54. Matt., IX, 25

<sup>2</sup> Marc., V, 43.

gresse qui transportera le ciel et la terre, l'homme et l'ange, la créature et Dieu. Au ciel se produira, dans des proportions infinies, la scène dont fut témoin la demeure de Jaïre. *Le père et la mère de la jeune ressuscitée étaient ivres de joie* <sup>1</sup>.

IV. — Le miracle de la fille de Jaïre est trop éclatant, les enseignements qui en jaillissent trop profonds et trop pratiques pour que nous n'insistions pas un instant encore. Une première leçon nous est donnée dès l'entrée de Jésus dans la demeure mortuaire. Nous y avons entendu retentir de tumultueuses clameurs, des cris, des chants lugubres, les hurlements des pleureuses, et Jésus en entrant chasse cette tourbe désordonnée. Il ramène par là nos deuils à la mesure et à la décence que réclame la mort des enfants de Dieu. Donnons à nos cérémonies mortuaires l'aspect grave et doux que leur doit donner notre éternelle espérance ; écartons-en toute manifestation criarde, toute pompe païenne, toute mise en scène plus digne du théâtre que de l'Eglise ; nos chants y seront des chants sacrés, l'assistance y demeurera silencieuse et attentive.

Un autre point est d'une égale importance. « Ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ». « Ne jetons pas sur l'œuvre du Christ la défaveur et le mépris. Le Christ a vaincu la mort, quelles sont ces vaines lamentations ? Que signifie cette douleur sans convenance comme sans objet ? La mort n'est plus qu'un sommeil. Pourquoi pleurer sans mesure, sans fin, sans consolation ? Ces cris, poussés par l'incrédule, nous sembleraient déplacés : que sera-ce s'ils sortent d'une bouche

<sup>1</sup> Luc., VIII, 55-56.

chrétienne et d'un cœur croyant ? Car nous avons, nous autres, de bien autres sujets de consolation que les gens du monde sans croyance. On ne nous dit pas, à nous, des banalités comme celle-ci : « Pourquoi pleurer, quand les larmes ne peuvent remédier à rien, ni rendre la vie à ceux qui ne sont plus... » On nous dit : « *Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort* ». On nous dit : « Tous, nous ressusciterons » ; la vie ne se détruit pas, elle se ranime ; nous ne périssons pas, nous parvenons à une vie supérieure ; vie éternelle, vie sublime, vie angélique, vie pleine d'immortelles délices. Dieu même a béatifié cette vie, et nous pleurons ! »

Pleurer ainsi n'est-ce pas déshonorer la mort que Dieu a faite si radieuse et si belle ? N'est-ce pas jeter à l'œuvre divine un injurieux mépris ? Pourquoi, si nous n'avons pas, à travers les ombres passagères de la mort, la claire vision de l'éternité, ouvrir à notre dépouille le seuil de la Maison de Dieu, réunir les prêtres, demander leurs prières et embaumer notre cercueil de l'encens du Sacrifice ? Tout cela est compréhensible si nous croyons à nos destinées éternelles. Et si nous y croyons, d'où viennent nos larmes désespérées ?

V. — Jésus, en même temps qu'il avait voulu mettre son miracle dans un incontestable éclat d'authenticité, avait écarté, avec un soin égal, les enthousiasmes et les acclamations de la foule ; il alla jusqu'à prescrire aux parents le secret sur les merveilles dont ils étaient les heureux bénéficiaires : *Il leur défendit expressément de raconter à personne ce qui venait de se passer*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Sanct. Chrysost. in Matt.

<sup>2</sup> Marc., V, 43. Luc., VIII, 56.

Mais comment comprimer l'élan d'une pareille joie et d'une pareille reconnaissance ? *Le bruit du miracle se répandit dans toute la contrée*<sup>1</sup>.

D'ailleurs les miracles surgissaient à chaque moment. *Comme il sortait, deux aveugles s'attachèrent à ses pas, en criant : « Ayez pitié de nous, Fils de David ! »* Ils sont admirables ces deux infirmes ! admirables dans leur ardeur, dans la supplication qu'ils ne cessent de faire retentir, dans la course haletante qu'ils poursuivent malgré l'obstacle de leur cécité, dans la confiance dont ils accompagnent leur cri ; plus admirables encore dans leur foi. Aveugles, ils n'ont pu, comme la foule, contempler les miracles qu'opérait le Sauveur ; le grand mobile qui devait entraîner les autres leur faisait défaut, et combien ils nous apparaissent, dans leur cécité, plus clairvoyants que les Juifs ! Ceux-ci spectateurs assidus de merveilles sans nombre, restent incrédules ; ces deux pauvres aveugles voient des yeux de l'âme ce que les sens ne leur découvrent pas. Admirons encore leur persévérance, car Jésus continue sa route, sans prendre d'abord garde à eux, et ce n'est que quand il est parvenu dans sa demeure qu'il se les fait amener : *Jésus poursuivit son chemin jusqu'à sa demeure*<sup>2</sup>. Le cri des aveugles témoignait sans doute de leur foi ; mais cette foi était rudimentaire encore. Ils saluaient Jésus du titre dont on acclamait volontiers les hauts personnages et les rois. Etre « fils de David » était assurément un magnifique honneur en Israël, mais qu'il y avait loin encore au titre, qui seul convenait à Jésus, de « Fils de Dieu » ! La confession de foi est pleine et par-

<sup>1</sup> Matt., IX, 26.

<sup>2</sup> Matt., IX, 27-28.